

RUE JEAN JAURES
93528 SAINT DENIS CEDEXTel: 01 49 22 73 29
24 AVRIL 00(Quotidien)
CD -0019047664-

l'Argus de la presse f PARIS

Copie interdite sans autorisation du C.F.C.

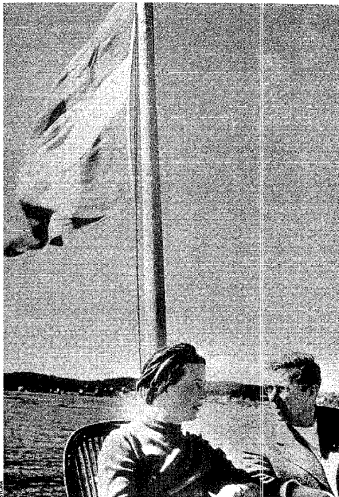
SARTRE EN SITUATIONS

De la réédition du livre de Jeannette Colombel au café philosophique *Regards - Espaces Marx*, avec Bernard-Henri Lévy et Philippe Petit, l'auteur des *Mots* fait toujours débat.

Un homme « en situations ». Et si le sous-titre du *Sartre* de Jeannette Colombel (1), réédité, permettait un nouvel éclairage, non seulement sur l'auteur de *la Nausée*, mais sur la multitude de livres actuellement à lui consacrés, entrant plus ou moins dans ce grand mot « comme dans un moulin », selon la formule dont il usa pour Flaubert dans *L'Idiot de la famille*? Il n'est pas sûr que sa déploration du sort subi par l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* s'applique à sa propre postérité. Même si, de dossiers en témoignages, s'esquisse une sorte de « à chacun son Sartre » dont il n'est au pouvoir de personne de dire quels sentiments elle aurait inspiré à l'intéressé. Après tout, explique par exemple Bernard-Henri Lévy (2), Sartre n'a-t-il pas « inoculé son venin dans les auteurs » qu'il a pillés, en tentant d'échapper à la fois au « bien écrire » de Gide et au « bien penser » français de sa jeunesse, dominée par la figure de Bergson? N'aurait-il pas été lui-même et pillard et corsaire dans sa construction d'une « théorie du sujet » – conscience sans intériorité « qui n'existerait que dans l'acte de constituer un objet »?

Pour discutables que soit le propos – et il fut discuté l'autre soir à l'espace *Regards* avec l'auteur du *Siècle de Sartre* – il n'apparaît pas tellement éloigné de ce que Gilles Deleuze notait en 1981 (3): « La notion essentielle de Sartre est celle de situation (...) La richesse et la nouveauté des concepts sartriens viennent de ceci qu'ils sont l'énoncé de situations en même temps que les situations sont des agencements de concepts. » Va et vient permanent, en effet: chez Sartre, la conscience est définie par la non coïncidence et le questionnement incessant; il n'y a pas de « bonnes habitudes » (car ce sont des habitudes) selon « une éthique de l'instabilité et de l'infidélité »; les prévisions à long terme sont illusoire; l'individu est irréductible à l'histoire et l'initiative personnelle est indispensable à l'entreprise commune. Résistances libertaires et « mutations dans la pensée », souligne Jeannette Colombel, alors que Bernard-Henri Lévy préfère fractionner le « devenir-Sartre »: l'« individualiste » du *Mur* aurait eu à la Noël de 1940, au stalag de Trèves, la révélation de la fraternité humaine et de l'idée de communauté...

Ce Sartre « double » mais toujours « ambigu » – « il a été le rendez-vous de toutes les façons de traverser le siècle, de s'y perdre, d'en conjurer les pertes sombres », écrit Bernard-Henri Lévy – résiste-t-il à l'examen? Plus précisément (question de Jean-Paul Jouary), ce « basculement » aurait-il en quelque sorte prédestiné Sartre à un « certain totalitarisme »? Interrogation à laquelle BHL en substitue une autre: qu'est-ce qui permet à Sartre d'être « l'apôtre du groupe fusionnel » et de décrire l'humanisme comme un « bouffon »?



Jean-Paul Sartre en compagnie de Simone de Beauvoir en 1947.

Qu'est-ce qui l'autorise à dire à la fois que l'idée d'un « écrivain communiste » est contradictoire dans les termes et qu'un « anticommuniste est un chien »? D'où son hypothèse d'une « fracture interne »: « Il y aurait la tradition de Jean et celle de Paul, le double foyer du myope, deux visions du monde adverses ». Même si, pour l'auteur de *Comédie*, il ne s'agit pas de confondre le « collectif » et le « totalitaire », le totalitarisme, dit-il, est là dès que surgit le spectre de la « bonne collectivité », dès que l'on pense la société en terme de « maladie à guérir », dès que le « militant » se pose en « thérapeute ». Réflexion d'autant plus intéressante que Bernard-Henri Lévy, quand on lui demande de savoir pourquoi, lorsqu'il s'agit des communistes contemporains de Sartre, il ne discerne plus les contradictions qu'il pointe chez l'auteur des *Mots*, « estime qu'il n'y a pas, dans les années cinquante, de marxisme français », et ajoute: « Je n'ai jamais pensé que les communistes français étaient des chiens, je ne confonds pas fascisme et communisme. » Pour lui, une conviction politique a partie liée avec une « vérité sans cesse rectifiée », selon la formule de Georges Canguilhem... Est-il besoin de souligner que cette approche (de même que l'affirmation selon laquelle Sartre penserait

le marxisme comme un horizon « indépassable » dans *la Critique de la raison dialectique*) prête à controverses? De Philippe Petit (4) plaçant la « cause » d'un Sartre qui n'aurait pas été à proprement parler marxiste dans la mesure « où il nous enseigne que le seul moyen que nous avons de parler de l'histoire demande que l'on recoure à une conscience individuelle », et dont l'œuvre serait marquée du sceau d'une « profonde unité », à Jeannette Colombel mettant en avant la notion de « déplacements » pour qualifier le « parcours Sartre », le débat est tout sauf clos sur les tensions à l'œuvre dans une pensée qui tenait l'être humain comme à la fois « totalement conditionné et totalement libre »...

JEAN-PAUL MONFERRAN

(1) Jeannette Colombel: Jean-Paul Sartre, réédition *Le Livre de poche*, mars 2000, 736 pages, 65 francs.
(2) Cf. Bernard-Henri Lévy: *le Siècle de Sartre*, Éditions Grasset, 670 pages, 148 francs (l'Humanité hebdo, 29 et 30 janvier 2000).
(3) In Sartre ou le Parti de vivre, Grasset, 1981.
(4) Cf. Philippe Petit, *la Cause de Sartre*, Éditions PUF, 248 pages, 125 francs (l'Humanité hebdo, 29 et 30 janvier 2000).